

LES ÉMOTIONS DE LA CAUSE ANIMALE. HISTOIRES AFFECTIVES ET TRAVAIL MILITANT.

Christophe TRAÏNI

Le concept de dispositif de sensibilisation vise à assurer l'ancrage empirique de l'étude des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue. En ce qui concerne la cause animale, l'analyse historique et idéaltypique permet d'explicitier dans quelle mesure ces dispositifs peuvent alimenter des registres émotionnels bien distincts. Le premier relève d'une logique « démopédique » qui exalte les visées pédagogiques des précepteurs de la cause animale, l'autre d'une logique du « dévoilement » qui conduit des justiciers à dénoncer les activités effroyables qui se trament à l'abri du regard du public. La valorisation de l'un ou l'autre de ces registres émotionnels ne peut être exclusivement envisagée comme le résultat de calculs stratégiques. L'article examine dans quelle mesure les émotions valorisées par les militants prolongent des sensibilités forgées tout au long de leur propre histoire affective. Relever ainsi certaines affinités entre les dispositifs de sensibilisation et les dispositions des militants n'équivaut nullement à souscrire à une vision mécanique des processus d'adhésion. La transformation des expériences affectives personnelles en motifs de mobilisation collective requiert, au contraire, la mise en œuvre contingente d'un travail militant s'appuyant sur la performativité des dispositifs de sensibilisation.

Prendre en compte les dimensions émotionnelles des causes militantes implique de déjouer les soupçons d'impressionnisme et de psychologisme qui prévalent souvent en la matière. C'est pourquoi il convient d'avoir recours à des catégories analytiques exigeant un recensement préalable de données empiriques des plus tangibles. Dans cette optique, le concept de dispositif de sensibilisation désigne « l'ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue »¹. Ce concept présente l'avantage d'inviter le chercheur à se donner les moyens de *décrire* quatre dimensions essentielles des dispositifs de sensibilisation qu'il peut observer dans le cadre de son enquête : les équipements matériels et les opérations pragmatiques déployés par les militants ; les émotions que ces derniers s'efforcent de générer ; les argumentations discursives, les justifications idéologiques, qui accompagnent très souvent la mobilisation des émotions ; enfin les réactions affectives effectivement suscitées qui ne correspondent pas forcément à celles initialement escomptées. Autant dire que l'observation des dispositifs de sensibilisation dessine un vaste programme de recherche composé de plusieurs volets étroitement complémentaires. D'une part, l'étude peut s'appliquer à inventorier l'ensemble des émotions que les dispositifs valorisés au sein d'un groupe militant donné s'efforcent de faire prévaloir. Une analyse de ce type permet de mettre à jour les

¹ Traïni (C.), dir., *Émotions...mobilisation !*, Paris, Presses de Sciences-po, 2009, p. 13.

procédés infra-argumentatifs qui étayent l'interpellation des soutiens, les gratifications affectives valant rétributions du militantisme, ou bien encore comment les organisations façonnent et sélectionnent des militants plus ou moins aptes à se conformer aux émotions prescrites. Une autre piste consiste à suivre pas à pas l'élaboration et la mise en œuvre d'un dispositif de sensibilisation précis (campagne d'affichage, film, commémoration, témoignage, zap, etc...) afin d'interroger les significations, plus ou moins convergentes, qu'il peut revêtir auprès des multiples publics qui y sont exposés : responsables des organisations, militants de base, alliés du mouvement, détracteurs, simples badauds, journalistes, forces de l'ordre, décideurs politiques... Dans une telle optique, le chercheur s'efforce plutôt d'examiner la manière dont un dispositif de sensibilisation semble plus particulièrement contribuer au devenir de la mobilisation collective impulsée par les entrepreneurs de cause.

Cet article explorera une troisième piste de recherche consistant à interroger la manière dont se constituent les affinités entre, d'une part certains dispositifs de sensibilisation, et d'autre part des sensibilités que les militants doivent à leur propre histoire affective. Dans cette optique, je m'appliquerai dans un premier temps à relever les contrastes qui permettent d'identifier les différents idéaux types de *registres émotionnels* qui caractérisent la protection animale depuis sa création au début du XIX^e siècle². Comme souvent, en matière d'approche idéaltypique³, l'histoire généalogique constitue le meilleur moyen de distinguer analytiquement les types alternatifs de registres émotionnels susceptibles d'être aujourd'hui endossés par les militants de la cause animale. Loin de constituer une fin en soi, ce détour par le passé visera à dégager une typologie utile à des questionnements relatifs aux ressorts et à l'intensité des adhésions à la cause. Ainsi, la seconde partie de cet article s'appliquera à interroger ce qui peut conduire certains individus à préférer tel registre émotionnel plutôt que tel autre. Afin de ne pas réduire cette préférence à une évaluation stratégique des effets escomptés, je m'attacherai à montrer dans quelle mesure des indices biographiques éclairent bien mieux le privilège que certains militants accordent à l'expression de certaines émotions militantes (et, par là même, à certains modes d'action). Compte tenu de l'espace concédé par un article de revue, et en attendant l'occasion d'une démarche plus

² L'expression « registres émotionnels » désigne ici les différents types d'ensembles d'états affectifs que les individus expriment à travers des conventions intersubjectives socialement reconnues. Lesdites émotions constituent donc le versant le plus collectif et publicisé d'économies affectives qui impliquent également ce que chaque individu éprouve sous la forme de sentiments partiellement idiosyncrasiques et inexprimables. Émotions et sentiments nécessitent donc des modes d'investigation et d'intelligibilité scientifique très contrastés. A ce propos, je me permets de renvoyer à mon article « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, vol. 60, n°2, 2010.

³ Dominique Schnapper, *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, Paris, P.U.F, 1999.

systématique, je me limiterai ici à illustrer la méthode préconisée en m'appuyant sur le cas d'une militante ayant livré, au cours d'un entretien, un ensemble d'indices exceptionnellement bien articulés.

INSTRUIRE ET BONIFIER LES HOMMES.

Il ne peut être évidemment question, dans le cadre de cet article, de retracer l'histoire fort complexe de la protection animale⁴. Nous devons nous contenter ici de résumer à grands traits ce que cette dernière doit aux institutionnalisations successives de dispositifs de sensibilisation bien distincts. Les formes les plus anciennes de la protection animale se développent à partir de la première moitié du XIX^e siècle dans le sillage des tout premiers précurseurs britanniques qui fondent la *Society for the Prevention of Cruelty to Animals* dès 1824. Plus de quarante ans plus tard, en 1869, la Grande Bretagne compte 33 sociétés protectrices du même type, l'Allemagne 44, l'Autriche 21⁵. La France, pour sa part, n'en compte que 3 parmi laquelle la Société Protectrice des Animaux, créée à Paris en 1845. Ces multiples sociétés, souvent composées des représentants les plus respectables de l'*establishment*, se donnent pour objet la mise en œuvre de ce que Joseph Gusfield appellerait des « réformes assimilatives »⁶. Les membres des groupes sociaux les mieux établis entendent alors que les milieux populaires se comportent conformément aux normes à partir desquelles ils définissent la bienséance. D'une part, la cause s'apparente à ce que l'on appellerait aujourd'hui des mobilisations NIMBY (*Not in my backyard*). Leur tendance à dévaloriser la violence, la cruauté gratuite, les odeurs fortes, les mises à mort, le sang et les cadavres⁷, portent les premiers militants à s'indigner du fait que, dans leur environnement social le plus proche, leurs sensibilités puissent être heurtées par les pratiques brutales des bouchers, vendeurs de bestiaux, cochers, équarisseurs et autres petits peuples se passionnant pour le harcèlement de taureaux ou les combats de coqs. D'autre part, la protection animale prolonge les évolutions d'une philanthropie qui, non seulement entend cultiver pour le bonheur du plus

⁴ A ce propos, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Sociologie historique de la cause animale*, Presses Universitaires de France, à paraître février 2011.

⁵ *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Paris, 1868-1869, pp. 72-76, Bibliothèque Nationale de France, site Tolbiac, microfilm M-8525.

⁶ Gusfield (Joseph R), *Symbolic Crusade. Status Politics and the American Temperance Movement*, Urbana & Chicago, Illini Books Edition, 1986 [1963], p. 69.

⁷ Sur les évolutions des seuils de sensibilité relatifs à ces divers éléments, il est sans doute inutile de rappeler ici l'apport essentiel des œuvres de Norbert Elias ou bien encore d'Alain Corbin.

grand nombre les qualités bienfaitantes des élites, mais bien plus encore se veut *réformatrice*, c'est-à-dire rationnelle, prescriptive et efficiente⁸. Citer aussi Topalov, 1999, non ?

Dans de telles conditions, l'attention des protecteurs paraît largement focalisée, non pas sur la souffrance animale proprement dite, mais sur les comportements inconvenants de déviants que l'action bienfaitante se propose de conduire dans le droit chemin. De fait, ceux qui maltraitent les animaux sont perçus avec une indulgence relative justifiant une intervention de type pédagogique qui se propose « d'arracher le peuple aux honteux excès de ses intempérances »⁹ : « tous nos efforts doivent tendre à empêcher les mauvais traitements que l'homme fait subir aux animaux, même lorsqu'il s'y livre par colère, par impatience, par stupidité plutôt que par méchanceté »¹⁰. Le philanthrope éclairé tend à attribuer le spectacle affligeant des sévices contre les animaux « à l'inconscience des actes et à l'ignorance de ceux qui en sont les auteurs », au point d'ailleurs « qu'il est souvent difficile d'établir la distinction entre la brutalité et l'ignorance »¹¹. Par là même, la plupart des dispositifs de sensibilisation mis en œuvre par les sociétés protectrices visent avant tout à éduquer ceux qui, par habitudes irréfléchies, transgressent les normes et les sensibilités des « honnêtes hommes ». Ainsi, l'une des principales activités des premiers militants de la prévention contre la cruauté à l'égard des animaux consiste à remettre des récompenses, non seulement aux écrivains et inventeurs contribuant à l'édification de leur doctrine, mais bien plus encore à ceux dont les conditions sociales présupposent une propension aux comportements incriminés. Ainsi, la société protectrice de Francfort offre aux garçons bouchers des primes pour l'emploi de l'appareil Bruneau qui assure un abattage du bétail considéré moins brutal. A Paris, « voulant encourager la douceur et la compassion, la Société protectrice décerne des médailles aux cochers, palefreniers, charretiers, bergers, garçons et servantes de fermes, conducteurs de bestiaux, garçons bouchers, à toute personne enfin qui a fait preuve, à un haut degré, de bienveillance, de bons traitements et de soins assidus envers les animaux »¹². L'analyse des comptes et des budgets présentés dans les bulletins de la SPA française atteste de l'importance primordiale accordée aux « récompenses et gratifications » qui, après les frais de fonctionnement, constituent le premier poste de dépense de 1859 à 1882.

D'autres types complémentaires de dispositifs de sensibilisation relèvent également de ce même registre démopédique : les sermons, leçons, manuels à visée pédagogique que les

⁸ Duprat (C.), *Le temps des philanthropes. La philanthropie parisienne des Lumières à la monarchie de Juillet*, Paris, Editions du CTHS, 1993.

⁹ *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Paris, 1904-1905, p. 152, BNF, microfilm M-8525.

¹⁰ *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Paris, 1855-1857, p. 51, BNF, microfilm M-8525.

¹¹ *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Paris, 1875-1876, p. 123, BNF, microfilm M-8525.

¹² *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Paris, 1855-1857, p. 64, BNF, microfilm M-8525.

protecteurs des animaux déploient plus particulièrement en direction des enfants. Dès 1875, des protecteurs britanniques s'appliquent à organiser des sociétés d'enfants pour encourager la douceur envers les animaux, les *Bands of mercy* : en 1889, 113 000 enfants adhèrent à 540 sociétés réparties dans le pays¹³. A la même époque, la SPA française se préoccupe également d'intégrer des dispositifs de sensibilisation à la protection animale au sein des programmes pédagogiques qui sont alors préconisés par les gouvernements. La cotisation des instituteurs à la SPA est divisée par deux ; des sociétés d'enfants sont créées au sein des écoles ; des Bons Points en chromolithographie représentant des animaux sont distribués ; en 1875 un prix Grosselin récompense les enfants les plus méritants de médailles et de sommes versés en un livret de caisse d'épargne ; en 1896 ce sont directement des instituteurs qui reçoivent, suite aux propositions des inspecteurs d'Académie, des médailles de la SPA ; en 1933 huit d'entre eux sont récompensés d'une prime de 500 francs. Là encore, la place de choix accordée au déploiement de dispositifs pédagogiques repose sur la conviction que des gratifications doivent détourner l'enfant d'une inclination quasi-naturelle à la cruauté qui se doit d'être comme étouffée dans l'œuf : « les Sociétés protectrices, établies dans toutes les parties du monde, sont de plus en plus pénétrées de l'importance que la protection des animaux doit prendre dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. L'enfant a bien plus souvent l'occasion de protéger ou de maltraiter des bêtes que des hommes. C'est sur celles-ci qu'il fait les essais de sa force. Si ces premières manifestations sont empreintes de bienveillance, espérez tout de son avenir ; si au contraire elles se traduisent en actes de cruauté, veillez à empêcher le développement de ces détestables germes. Autrement il est à craindre qu'après avoir passé son premier âge à tourmenter les animaux, qui sont ses premiers subordonnés, il ne passe ensuite sa vie à tyranniser ceux de ses semblables qui seront placés sous ses ordres. Ses sentiments seront restés les mêmes, il n'aura fait que changer de victimes »¹⁴.

Ainsi, les émotions que les dispositifs de sensibilisation à la cause s'efforcent de susciter apparaissent indissociables de la douceur, de la retenue et du respect des bêtes utiles à la prospérité du pays, que les protecteurs des animaux entendent prescrire à leurs contemporains. Du côté des bienfaiteurs, qui se présentent comme des *précepteurs* se distinguant par leur excellence intellectuelle et morale, l'engagement dans les sociétés alimente la satisfaction d'agir « pour l'amour de l'Humanité »¹⁵. En outre, les « déviants

¹³ Milton (F.), "Taking the Pledge: A Study of Children's Nature Conservation Movements in Britain 1870-1914", <http://www.eh-resources.org/dbs.html> consulté le ?

¹⁴ *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Paris, 1875-1876, p. 185, BNF, microfilm M-8525.

¹⁵ Selon l'un des sous-titres de l'ouvrage de Catherine Duprat, *Le temps des philanthropes, op. cit.*

repentants »¹⁶, en se ralliant aux normes prescrites par les bienfaiteurs, deviennent leurs *obligés*, au sens étymologique du terme qui indique une inclination à manifester cette *reconnaissance* que le philanthrope place au cœur « du sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance »¹⁷. Répulsion à l'égard de la brutalité des déviants, indulgence à l'égard de leurs manquements, mise en œuvre bienveillante de dispositifs visant à les éduquer, gratitude de ceux qui sont récompensés d'avoir fait preuve d'une douceur remarquable, satisfaction d'avoir fait le bien tout en faisant le bonheur des humbles : au sein de cet ensemble d'émotions préconisées par le registre démopédique, la souffrance de l'animal apparaît somme toute secondaire.

L'analyse généalogique de ce type idéal, sommairement caractérisé ici, mériterait bien d'autres développements relatifs à ses rapports très variables à des références chrétiennes, à ses diverses versions nationales, et plus encore aux inflexions successives qui ont marqué son histoire. Faute de place, nous devons nous contenter de noter que l'enquête au temps présent permet de repérer à quel point ce registre émotionnel démopédique, nonobstant de multiples évolutions, est encore de mise auprès de certains militants et au sein de bon nombre d'organisations militantes. Pour le démontrer, nous pourrions, par exemple, nous intéresser aux modes d'action privilégiés par des associations ou fondations telles l'Œuvre d'Assistance aux Bêtes d'Abattoir, la Ligue Française des Droits des Animaux, le World Wide Fund For Nature, etc. peut-on au moins en dire un mot, qui souligne la congruence, la continuité ou non avec les dispositifs précédents ? Je trouve que ça manque ici. Cependant, le propos de cet article nous invite plutôt à relever les contrastes qui distinguent ce premier registre émotionnel d'un registre alternatif qui résulte d'une histoire plus tardive.

DÉVOILER LA SOUFFRANCE DES VICTIMES ANIMALES.

De nos jours, il suffit de visiter les sites web des organisations militantes de la cause animale pour constater l'importance d'un type de dispositifs de sensibilisation bien différent de ceux dont nous venons de parler. S'appuyant sur les techniques audiovisuelles, les militants s'appliquent très souvent à exhiber les souffrances des animaux maltraités par les hommes. Là où il s'agissait autrefois de travailler à bannir les brutalités spectaculaires de l'espace public, toute une série de moyens sont développés afin de divulguer des sévices

¹⁶ Gusfield (Joseph R), *op. cit.*, p.66. Le terme de « déviant » doit être entendu ici du *point de vue* des entrepreneurs de la protection animale qui entendent prescrire, à d'autres qu'eux-mêmes, des normes qu'ils jugent impérieuses.

¹⁷ Helvétius, *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, 1773, cité par Duprat (C.), *op. cit.*, p. XX.

résultant de pratiques méconnues du plus grand nombre : au fond des couloirs occultes des laboratoires, des abattoirs, des ateliers de fourreurs, des hommes qui paraissent pourtant éduqués, font preuve d'une cruauté insoupçonnée.

D'une manière très significative, les dispositifs de sensibilisation en question font leur première apparition dans le sillage d'un mouvement antivivisection qui s'autonomise à partir de 1875 suite à la création, à Londres, de la *Society for the Protection of Animals Liable to Vivisection*. Là encore, ces précurseurs britanniques font de nombreux émules. En 1885, il existe ainsi en Europe 26 sociétés antivivisectionnistes : 15 en Grande Bretagne, 3 en Suisse, 2 en Allemagne, 2 en France¹⁸. Leur objectif, comme l'atteste l'article premier des statuts de la Société Française contre la vivisection, est sans ambiguïté : « provoquer, par tous les moyens légaux, un mouvement d'opinion capable d'éclairer les pouvoirs publics sur les dangers que la pratique de la Vivisection fait courir au progrès des mœurs nationales » source ?. Pour ce faire, il convient de rendre publique la nature des opérations que les physiologistes, confinés dans leur laboratoire, pratiquent sur les animaux. Rédigés par Frances Power Cobbe, chef de file du mouvement anglais, des textes tels *Light in Dark Places* (1883) ou *Bernard's Martyrs* (1888), ouvrent la voie à des dispositifs de sensibilisation appelés à une longue postérité. Parmi ceux-ci, le témoignage constitue une technique fort récurrente dont on retrouve les prémises dans le *Zoophilist* de septembre 1893 : « le récit qu'on va lire [est] signé de témoins oculaires, et donne une idée des horreurs commises dans les laboratoires de physiologie sous l'ingénieux prétexte de recherches scientifiques. Le 12 juin, nous nous présentons à deux heures et demie au laboratoire du professeur ***. A peine la porte était-elle ouverte, que nous entendons des gémissements et des cris. En entrant, nous voyons attaché sur une table une espèce de petit caniche mutilé, ensanglanté, parfaitement conscient et paraissant souffrir cruellement »¹⁹. Cependant, dans la mesure où il s'agit d'inviter les soutiens potentiels à mesurer l'illégitimité des pratiques incriminées à l'aune de leur propre dégoût, les opposants à la vivisection s'ingénient rapidement à trouver les moyens d'exhiber publiquement des images jugées décisives : « le public ignore absolument en quoi consiste la Vivisection ; il serait donc utile à notre cause de lui mettre sous les yeux le terrifiant spectacle des supplices auxquels, sous le couvert de la science, sont soumises d'inoffensives créatures. Mme Fairchild-Allen, qui avait organisé à Chicago une exposition anti-vivisectionniste, nous dit que la foule qui s'y pressait contemplait cette exhibition dans une attitude de surprise et

¹⁸ *Bulletin de la Société française contre la vivisection*, 1885, n° 3, p. 52, Bibliothèque Nationale de France, site Tolbiac, microfilm M-4960.

¹⁹ Suit une longue description détaillée des opérations douloureuses dont sont victimes les animaux, cité dans *Bulletin de la Société française contre la vivisection*, 1894, n°10, p. 35, BNF, microfilm M-4960.

d'horreur, tandis que les vivisecteurs se montraient gênés ou violemment irrités »²⁰. Pourquoi ne pas parler ici de scandalisation, au sens de de Blic et Lemieux, 2005 ?

Près d'un siècle plus tard, les militants de la cause animale renforceront considérablement l'efficacité de ces types de dispositifs de sensibilisation en utilisant les moyens d'enregistrement audiovisuel, à l'image, entre autres, du film *Unnecessary Fuss* diffusé par *People for the Ethical Treatment of Animals* en 1984. On notera pourtant que le recours à ces représentations délibérément réalistes s'accompagne également de dispositifs s'appuyant sur les effets plus suggestifs des représentations imaginaires et des récits fictionnels. Parmi ceux-ci, occupent une place de choix des poèmes tels, par exemple, *Le savant et le chien. Fable authentique* (1892), *Le vivisecteur viviséqué* (1896), de A. Eschenauer, *Chiens et vivisection* du Dr Henry Labonne (1908), ou le sans doute plus tardif *In vivo. L'œil du Vivisecteur* de Gaston Mercier date ?. Ce type de textes, en effet, suscite d'autant plus d'émotions lesquelles, précisément ? qu'ils permettent de sublimer les qualités de l'animal, de le doter de la parole, d'entamer avec lui un dialogue imaginaire qui atteste d'une très grande sympathie, de suggérer que la victime puisse directement interpellier son bourreau pour dénoncer son injustice. D'autres techniques d'écriture seront également mobilisées avec d'autant plus de facilité par les précurseurs britanniques que le développement du mouvement antivivisectionniste coïncide avec celui du roman dit à sensation, qui met en scène des médecins dont la conduite obéit moins à la raison qu'à des motifs sexuels les plus effroyables. *Paul Faber, Surgeon* (1878) de George Macdonald, *The Professor's Wife* (1881) de Leonard Graham exploitent la figure de femmes poussées à la folie par des maris qui les exploitent pour leurs expérimentations. Wilkie Collin, après avoir entretenu une correspondance assidue avec Frances Power Cobbe, publie *Heart and Science* (1883) dans lequel un Dr Benjulia se délecte à tourmenter aussi bien les animaux que les femmes et les petites filles²¹. Du fait des représentations et craintes véhiculées par ces fictions, lorsqu'en 1888, Jack l'éventreur défraie la chronique londonienne, les milieux antivivisectionnistes sont traversés par une rumeur qui renforce plus encore la compassion je trouve cette formule un peu rapide à l'égard des animaux de laboratoire : le criminel ne serait rien d'autre qu'un vivisecteur qui, lassé des bêtes, préférerait désormais les victimes féminines.

²⁰ *Bulletin de la Société française contre la vivisection*, 1898, n°12, p. 8, BNF, microfilm M-4960.

²¹ Lansbury (C.), "Gynaecology, Pornography, and the Antivivisection Movement", *Victorian Studies*, 1985, Vol. 28 /3, p. 431. Voir également, du même auteur, *The Old Brown Dog: Women, Workers, and Vivisection in Edwardian England*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985.

Nous voyons donc à quel point certains dispositifs de sensibilisation contribuent à édifier la cause en suscitant des émotions bien distinctes de celles qui relèvent du registre démopédique. Ce dernier dessinait, en pratique, une relation hiérarchique irréfutable entre le bienfaiteur et les populations humaines déviantes et proclamait agir, en principe, pour un amour de l'Humanité s'interdisant toute exclusion. Dans le cadre du registre du dévoilement, l'affirmation de l'excellence morale du bienfaiteur conduit, au contraire, à apparenter les bourreaux des animaux à une *monstruosité* telle qu'elle ne peut qu'exclure le sentiment d'une commune Humanité. Ce procédé polémique, d'ailleurs, se double parfois de déclarations selon lesquelles certaines bêtes valent mieux que certains hommes. Par là même, la compassion pour les victimes animales — que les militants louent souvent pour leur douceur — s'avère désormais centrale et justifie que leurs souffrances soient décrites sous leur aspect le plus effroyable²². De fait, ce sont les animaux qui constituent désormais les obligés de bienfaiteurs qui se présentent comme des *justiciers* résolus à mettre fin aux agissements coupables des tortionnaires. Autant dire que la bienveillance et les gratifications réservées autrefois aux déviants ont fait place ici à l'expression d'une franche hostilité où se mêlent mépris, répugnance et désir de châtier. Loin de s'épuiser à vouloir amender des hommes bien trop barbares pour bénéficier de la moindre indulgence, l'action bienfaisante ne peut que se résoudre à la délivrance impérieuse et urgente des animaux innocents.

REGISTRES EMOTIONNELS ET CALCULS STRATEGIQUES

L'enquête menée actuellement auprès des militants de la cause animale permet d'observer à quel point ces derniers ne cessent d'osciller entre ces deux registres émotionnels dont nous avons sommairement retracé l'origine. Cette seule constatation soulève un problème théorique qui mérite la plus grande attention. Les différents registres émotionnels, en effet, pourraient aisément être envisagés — à l'instar de la notion de répertoire d'action proposée par Charles Tilly²³ — comme un ensemble d'alternatives pour lesquelles les activistes peuvent désormais opter en fonction de leurs calculs tactiques du moment. Caractère contraignant, fini, historique du répertoire émotionnel devrait apparaître ici Il n'est

²² Il convient de souligner que l'émergence historique de ces dispositifs est indissociablement liée au développement de l'animal d'affection au sein des foyers et plus encore à l'organisation, au sein des sociétés protectrices, des premiers refuges visant à recueillir les chiens abandonnés. Seule une analyse historique plus fine permet de distinguer un registre émotionnel intermédiaire entre les deux registres examinés dans le cadre de cet article. A propos de la sociogenèse et des propriétés de ce *registre de l'attendrissement* qui institue une inflexion déterminante dans l'histoire de la protection animale, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Sociologie historique de la cause animale*, op. cit.

²³ Tilly (C.), « Les origines du répertoire d'action collective contemporaine en France et en Grande-Bretagne », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1984, vol.4, n°4.

certes pas totalement infondé d'affirmer que les innovations des générations antérieures de militants se sont suffisamment institutionnalisées pour apparaître, aux yeux de leurs successeurs, comme autant de ressources au rendement inégal en fonction des circonstances. Plusieurs faits semblent d'ailleurs corroborer cette lecture de type stratégique. En tout premier lieu, il n'est pas rare que les militants s'engagent dans des controverses relatives à l'opportunité des dispositifs de sensibilisation utilisés témoignant, par là même, qu'ils savent faire preuve de réflexivité et d'évaluation stratégique à l'égard des émotions qu'ils mobilisent. En second lieu, la professionnalisation et le recours croissant aux techniques du marketing et du lobbying ce ne sont pas les mêmes choses ! au sein des organisations militantes favorisent grandement la modulation des émotions en fonction des circonstances et des cibles visées. Ainsi, un entrepreneur de cause expérimenté pourrait fort bien réserver le registre du dévoilement aux opérations visant à solliciter les soutiens, notamment financiers, auprès d'un large public attaché à l'animal d'affection tout en travaillant à faire valoir le registre démopédique auprès des instances bureaucratiques de la décision politique. En dernier lieu, il n'est pas rare qu'à travers leurs propos, certains responsables d'organisations militantes se révèlent conscients de la nécessité tactique d'éviter des dispositifs de sensibilisation sollicitant des émotions négatives trop violentes. Le recours à des images ou des films suscitant l'aversion, le dégoût, l'effroi, en effet, se révèle souvent contre-productif pour deux motifs complémentaires. D'abord, parce que l'antipathie du public peut aisément s'orienter, non pas contre les bourreaux des animaux, mais contre ceux qui provoquent des émotions inopinées vécues comme une agression. Ensuite, parce qu'un réquisitoire mené trop violemment contre un groupe donné peut apparaître, aux yeux des membres de ce dernier, comme un outrage injustifié démontrant la nécessité pressante d'une contre-mobilisation réparatrice²⁴. Dans de telles conditions, on comprend aisément que lorsqu'il s'agira, en 2009, de dénoncer le sort des animaux de laboratoire à travers une campagne d'affichage dans le métro parisien, la Société Protectrice des Animaux et le Comité Scientifique Pro Anima prendront bien soin de recourir à un dispositif de sensibilisation des plus euphémisés : un rat, évoquant un personnage de bande dessinée, brandit une pancarte « Rat le bol » sur un fond d'affiche indiquant « Tests sur animaux, d'autres méthodes fiables existent, informez-vous et aidez-nous ».

²⁴ Le mouvement antivivisection est ainsi à l'origine d'une puissante mobilisation des milieux scientifiques britanniques. Initiée en 1882, autour de la *Association for the Advancement of Medicine by Research*, elle se prolonge avec la création, en 1908, de la *Research Defence Society* qui mènera une campagne dévastatrice contre le milieu de la protection animale aboutissant à stigmatiser, à son tour, l'opposition à la vivisection comme un mouvement de « bonnes femmes », « ignares », « hystériques », « en mal d'affection », « indifférentes à la souffrance des malades »...

L'importance indéniable des évaluations stratégiques de l'expression des émotions ne doit pourtant pas donner lieu à une généralisation théorique abusive qui conduirait à penser que cette expression n'est que le produit d'un calcul d'opportunité. Loin d'être systématiquement apprêtées et simulées afin de se conformer à des considérations stratégiques préalables, les émotions manifestées par les militants renvoient souvent à une *sincérité* que le chercheur se doit de prendre au sérieux. Je ne pense pas que le chercheur puisse juger de la sincérité ou non des militants et je ne vois pas vraiment ce que cela apporte à la compréhension de la mobilisation et de ses ressorts. Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer l'attachement dont certains militants peuvent faire preuve à l'égard de dispositifs de sensibilisation que des considérations purement tactiques pourraient leur interdire. La systématique avec laquelle ceux-là mêmes qui proclament leur amour des animaux *supportent*, au double sens du terme, le recours à des dispositifs exhibant leurs souffrances les plus effroyables constitue d'ailleurs un véritable défi lancé à la capacité compréhensive du sociologue. Au cours de l'enquête, en effet, la sensibilité du chercheur est souvent mise à rude épreuve tenu, comme il l'est par ses exigences professionnelles, de recenser les occurrences empiriques, les images, vidéos, ou récits, à travers lesquels les militants étudiés mettent en exergue des bêtes horrifiées en prise à des appareils effrayants, voire des corps en charpie. Possibilité de recourir à de l'iconographie ? sinon on ne visualise pas bien ce que l'auteur a en tête. Tant et si bien que le chercheur doit être capable de passer outre son dégoût primordial ? afin de tenter d'élucider ce que les militants peuvent trouver très précisément dans ces dispositifs qui le repoussent personnellement.

REGISTRES EMOTIONNELS ET HISTOIRES AFFECTIVES PERSONNELLES.

Afin de résoudre cette énigme qui défie la compréhension du chercheur, l'analyse sociogénétique doit être réitérée, cette fois-ci, à l'échelle de l'histoire sociale des individus engagés dans la cause. « Pour comprendre un individu, [écrit Norbert Elias], il faut savoir quels sont les désirs prédominants qu'il aspire à satisfaire. Le déroulement de sa vie n'a de sens à ses propres yeux que s'il arrive à les réaliser et dans la mesure où il y arrive. Mais ces désirs ne sont pas inscrits en lui avant toute expérience. Ils se constituent à partir de la plus petite enfance sous l'effet de la coexistence avec les autres, et ils se fixent sous la forme qui déterminera le cours de sa vie progressivement, au fil des années, ou parfois brusquement à la suite d'une expérience particulièrement marquante »²⁵. Dans une telle perspective, le matériel

²⁵ Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991, p. 14.

(auto)biographique, ainsi que les récits de vie sollicités au cours des entretiens, s'imposent évidemment comme un matériel empirique des plus précieux²⁶. Pourquoi ne citer que Pudal ici ? En s'appuyant sur un nombre d'occurrences suffisant pour ne pas ignorer la diversité des cheminements d'engagement dans la cause, le chercheur peut progressivement dégager un certain nombre d'expériences et de propriétés caractéristiques de la socialisation des militants, ou du moins d'une partie d'entre eux²⁷. A vrai dire, avant de pouvoir relever les similitudes et les différences permettant de distinguer divers idéaux types de passages à l'acte militant, l'analyse doit préalablement examiner les trajectoires saisies dans leur individualité. Ce faisant, il arrive parfois que des cas individuels se révèlent remarquablement heuristiques du fait de certains traits fortement accentués qui facilitent et préfigurent le travail de stylisation grâce auquel la sociologie compréhensive fonde ses « tableaux de pensée »²⁸. En ce qui concerne la protection animale, c'est le cas d'une militante de One Voice qui m'est apparu particulièrement approprié pour examiner ce que le privilège prêté à un registre émotionnel doit à un certain type d'expériences affectives préalables.

La militante en question, que je rebaptiserai ci-dessous Françoise, adhère à One Voice lors de sa création en 1995²⁹ et en sera la responsable pour la région PACA pendant près de dix ans. Durant deux années, elle est, par ailleurs, salariée comme secrétaire de l'antenne marseillaise de la Société Protectrice des Animaux. En 2006, en rupture avec One Voice et la SPA, elle fonde l'association Aidons les animaux qui se propose d'organiser des actions sur Marseille et ses environs (stands d'information, avec tracts et pétitions sur la vivisection, le végétarisme, les droits des animaux, la fourrure, les abandons d'animaux...). De manière très significative, Françoise adresse aux associations qu'elle a quittées le reproche de préférer des dispositifs de sensibilisation indûment timorés.

Bien sûr des affiches... « Chocs », c'est sûr ! A l'époque j'étais contre One voice qui ne voulait pas faire ce type d'affiches... Mais bon, les gosses en voient à la télévision des pires... Il n'y a pas de raison de ne pas choquer ! Lorsque les gens voient un animal écorché pour la fourrure, ils se posent des questions quand même... Donc, « images chocs », je m'en fous ! (...) One Voice ne voulait pas d'autres affiches que les leurs... (...). Moi, j'estimais qu'elles n'étaient pas assez heu... Elles étaient trop « gnangnan »... Elles étaient trop gentillettes... Il y en a qu'une qui n'était pas mal... C'est celle du singe aux yeux cousus qu'ils ont mis de partout... Mais, c'est la seule qu'ils aient faite. Alors qu'il y a des trucs abominables, il faut que les gens les voient !³⁰

²⁶ Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences, 1989.

²⁷ Pascal Dauvin, Johanna Siméant, C.A.H.I.E.R., *Le travail humanitaire. Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002, p. 71.

²⁸ Dominique Schnapper, *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, op. cit.

²⁹ One Voice est le produit d'une recombinaison entre la Ligue Antivivisectionniste de France et de Défense des Animaux Martyrs et l'association Æqualis-Talis.

³⁰ Entretien avec « Françoise », militante d'Aidons les animaux, à Marseille, le 16 septembre 2008.

Comment dès lors comprendre cette appétence toute personnelle pour des dispositifs que d'autres responsables d'associations jugent trop répugnants pour ne pas être stratégiquement contre-productifs ? Plusieurs extraits d'entretien permettent d'entrevoir des éléments de réponse du côté de certaines expériences affectives, familiales et sociales qui ont marqué l'histoire personnelle de la militante. Françoise, et sa sœur jumelle, nées en 1950, grandissent dans une famille modeste composée d'un père métreur et d'une mère avec qui la future militante entretient des rapports très conflictuels : « ma mère est d'origine savoyarde, des paysans... c'est pour ça... parfois je le dis... je lui en ai voulu, mais... elle nous a élevés comme des paysans quoi ! (...) Elle n'avait pas trop d'amour à donner, pas trop d'affection... l'affection ça n'existait pas chez nous ». Les expériences éprouvées au sein du cercle familial l'exposent régulièrement aux sentiments de discriminations trop systématiques pour ne pas être injustes. Françoise, en effet, a deux frères à l'égard auxquels leur mère témoigne bien plus d'attention : « les garçons ils avaient le droit... Ils allaient aux scouts... Quand ils étaient en âge, ils ont eu le vélomoteur... A chaque rentrée scolaire ils avaient des vêtements neufs... Des fournitures neuves... Et nous, les filles, on avait toujours les restes ! On avait les chaussures de nos frères... On avait les pantalons de nos frères... Nous étions mal vues par l'école, parce que à l'époque les filles ne devaient pas être en pantalon ». Ce sentiment ne cesse de s'accroître, après le divorce des parents, car lors des visites du père, les garçons ont le droit de le rencontrer tandis que les filles sont enfermées dans leur chambre. Dès lors je trouve le raccourci un peu abrupt ; quels événements ultérieurs renforcent cette sensibilité à la discrimination ? le tempérament de Françoise va être fortement marqué par une forte *sensibilité* à l'égard des comportements discriminatoires³¹. À partir de l'âge de huit ans, d'autres expériences affectives tendront à la rendre également plus particulièrement attentive aux sorts de ceux qui sont condamnés à souffrir en silence. Une longue citation est ici indispensable afin de restituer les liens d'interdépendance que la future militante établit, d'elle-même, entre des événements qui paraissent indispensables pour comprendre la signification de son adhésion à la cause animale.

J'habitais la campagne et notre mère était seule pour quatre enfants (...) Elle élevait des poules, on mangeait des poules, c'est elle qui les égorgeait... Bon... Pauvres poules, peuchère ! « Non ! » Ma mère disait : « elle a pas mal ! ». Bon, ma mère me disait, « la poule n'a pas mal »... On avait un chat, parce qu'il y avait des souris... Il y avait des rats, donc évidemment il y avait des chats... Et un jour, dans un pneu, il y avait une souris... Je voyais le chat comme ça... Il courait autour... Et la souris je la voyais courir dans le pneu... Et j'ai ouvert pour que le chat attrape la souris. Malheur de moi... (...). J'ai entendu ces cris de souris, elle hurlait de douleur, de peur... Je l'entendais couiner dans ce truc... Elle avait peur... Et après, cette souris hurlait de douleur... J'ai réalisé qu'elle avait mal... J'ai vu ses pattes se débattre... J'ai réalisé qu'elle avait mal... Puis, je

³¹ Sur la manière dont les « sentiments » s'instituent sur la durée en « sensibilités », et plus encore en « tempéraments », voir Traïni C., « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », op. cit.

suis tombée... J'ai toujours la cicatrice ! Mais, bien sûr, pour ma mère : « pas de médecin ! » Je suis tombée, on voyait l'os... Bien sûr, j'ai pleuré, j'avais mal, je savais que j'avais mal... Ma mère, elle, disait : « non les enfants n'ont pas mal ! Tais-toi ! De toute façon tu fais des caprices... Les enfants n'ont pas mal, tu n'as pas mal, les enfants n'ont pas mal ! ». Et je me suis rappelée cette souris, j'ai bien senti que les animaux avaient mal, comme moi j'avais mal et j'ai étudié un petit peu, enfin étudié... Comme un gosse... J'ai guetté les animaux, j'ai bien regardé et j'ai vu que les animaux avaient mal autant que nous... Je me suis dit : « mais pourquoi la souris elle se barre devant le chat, ça veut dire qu'elle est consciente, qu'elle sait qu'elle va avoir mal ». Donc, dans mon esprit je me suis dit « ils souffrent comme nous, ils souffrent physiquement »... Jusqu'au jour où je suis tombée sur une famille de souris dans un lavoir. J'ai voulu voir, les étudier... Non, c'est un bien grand mot... J'ai voulu voir comment elles faisaient. Alors je fauchais des grains de poules et je nourrissais les souris... Je les ai nourries pendant un certain temps. Entre temps, il y a un rat qui a bouffé les pattes d'une des poules qui couvaient... C'était LA poule de ma mère... Il ne fallait surtout pas toucher à cette poule. Et ma mère, j'ai vu qu'elle pleurait en tuant cette poule... J'ai dit « Mais pourquoi tu la tues ? » Toujours pareil, comme les autres poules, elle se débattait... « Pourquoi tu la tues ? » Elle me répond : « Parce qu'elle va souffrir, elle souffre de ne plus avoir ses pattes, et tu vois elle souffre, elle souffre ». Alors, je me suis dit : « elle pense que sa poule, à elle, qu'elle aime... elle a mal ! Moi, donc, elle ne m'aime pas... Parce que moi, quand je tombe, elle dit que je n'ai pas mal... En fait je me suis dit, mais il y a une relation... Les gens estiment que celui que l'on aime a mal... Mais celui dont on se fout, il n'a pas mal »... Dans ma tête il s'est passé ça ! Et ces souris que j'ai nourries, j'ai vu que ces souris, elles avaient des bébés, je les ai vus naître, je les ai vus grandir tout ça... Jusqu'au jour où ma mère a découvert que je nourrissais les souris... Bien sûr elle a été furieuse, elle m'a punie, comme on punissait les gosses à l'époque, il fallait que je reste contre l'arbre, puni tu es au piquet tout ça... Pendant ce temps j'entendais les souris qui se démenaient là-bas, qu'elle les tapait, elle les tuait à coup de... A coup de je ne sais pas quoi... En tout cas elle les a tapées... Elle les a détruites. Il m'est venu une espèce de HAINE contre la méchanceté ! Parce que j'estimais que ma mère était méchante !

Seul l'enchaînement des sentiments ressentis lors de divers évènements — discriminations au profit des frères, scène du chat dévorant la souris, mère déniait la souffrance de l'enfant, identification de celui-ci à la souffrance des animaux, compassion de la mère pour sa poule adorée, destruction des souris protégées par l'enfant — permet de comprendre l'origine d'une hypersensibilité différence entre « sensibilité » et « hypersensibilité » ? à l'égard du mauvais traitement réservé à certains animaux plutôt que d'autres : « en grandissant, en étant adulte, en étant adolescente, je me suis révoltée contre mes copains et mes copines... Qui écrasaient... Qui chassaient ou qui s'amusaient à martyriser une abeille, lui tiraient les ailes ou un truc comme ça... Je me révoltais contre ça, je disais “Tu te rends compte, elle a mal !”. Et j'arrivais à en devenir méchante... A leur taper dans le dos, à leur dire “Tu le sens que tu as mal !?... Et bien elle a mal comme toi !” Elle arrachait les ailes à l'abeille... Moi, je lui tapais dans le dos, lui donnais des coups de poing, je me rappelle... Pour lui montrer qu'elle pouvait avoir autant mal que moi³² ». Ainsi, c'est parce qu'elle a été marquée par le peu de considération de sa mère à l'égard de sa propre douleur, que Françoise ressentira très précocement la nécessité de rendre perceptibles les souffrances que les animaux subissent en silence. Plusieurs décennies plus tard, cette expérience affective pèsera encore dans ses adhésions militantes et dans ses préférences pour des dispositifs de

³² Ce lapsus de Françoise, qui substitue le « moi » au « elle » qui devrait désigner l'abeille, témoigne de l'intensité de l'identification entre la souffrance de l'animal et celle qu'elle a personnellement ressentie au cours de sa propre histoire.

sensibilisation dévoilant crûment la souffrance animale. Tout opère comme si les effets de certains sentiments étaient d'autant plus durables qu'ils apparaissent troublants, irréductibles au travail de la conscience réflexive, difficiles à exprimer à travers des émotions sans équivoques³³ : « ma mère faisait comme elle pouvait mais... Cette espèce d'amour donné à une poule... Qu'elle aurait pu nous donner à nous et... Puisqu'elle aimait sa poule, sa poule avait souffert... Et nous, en revanche, elle s'en foutait... En fait, j'étais au niveau des animaux... Vous voyez ce que je veux dire... Je me suis retrouvée au niveau des animaux et je me suis dit, parce qu'on estime qu'ils ont pas mal, parce que ça arrange bien les gens, et bien ils n'ont pas mal... (...) Ce qui est terrible quand on est enfant, c'est de ne pas pouvoir mettre des mots sur ce que l'on ressent... Je ne pouvais pas admettre que ma mère ne nous aimait pas... Qu'elle pouvait aimer plus sa poule que moi... »

Pour autant, il serait bien réducteur de croire que le tempérament de Françoise n'ait pas été marqué par d'autres expériences affectives, notamment liées à la présence animale : « donc, il y avait des chats... Le chat il avait moins d'affection mais... On a toujours eu un chien... Pour garder la maison... Ma mère était seule, elle avait certainement peur... Il y avait un Berger Allemand ... Il y avait une table, sur laquelle elle avait cloué des planches tout autour pour faire la niche... Je me rappelle que notamment, il n'y avait pas d'amour avec ma mère... Quand elle nous appelait, c'était toujours pour faire le ménage, pour faire... Ou parce qu'on devait se taire... Donc, je n'avais pas envie de rester avec ma mère... Quand elle nous appelait, j'allais me planquer avec le chien, et lui se mettait systématiquement devant l'entrée de sa niche comme si de rien n'était. Et, je voyais ma mère... Les pieds de ma mère... Enfin, les jambes de ma mère qui passaient à côté... Et je savais que j'étais protégée, ce chien me protégeait... ». Là où la mère, d'origine paysanne, perçoit le chien dans sa dimension fonctionnelle de gardien de la maison, l'enfant a appris à le considérer à travers une relation sécurisante d'affection mutuelle³⁴.

D'autres extraits d'entretien révèlent d'autres expériences singulières qui ont également marqué la future militante. Alors que dans la majeure partie de leur scolarité les deux sœurs jumelles se sentent exclues par les instituteurs et leurs camarades de classe, l'attention pédagogique de deux institutrices va être à l'origine d'un sentiment inédit, le droit pour tous de s'exprimer et de s'affirmer face à autrui : « géniale... On était toutes au même

³³ Sur la distinction entre conscience phénoménale et conscience réflexive, je me permets, là encore, de renvoyer à mon article *Des sentiments aux émotions (et vice-versa)*.

³⁴ Ce sentiment apparaît des plus communément et anciennement partagés, du moins depuis le dernier quart du XIX^e siècle, par les militants de la cause animale. Je pense que cette note, d'importance fondamentale, devrait être remontée dans le texte et étayée

niveau... Les mots vulgaires étaient interdits... Pas de heu... ségrégation ! C'est là que j'ai connu les premières petites Arabes, que j'ai connues... Il y avait des noires... C'est là que j'ai connu, les gens, les gens... Et puis cette institutrice me disait par exemple "Bon, allez aujourd'hui on parle de nous !" Nous, c'était nous... » Trop ou trop peu selon moi

Chacun de ces éléments, qui séparément pourraient sembler anecdotiques, apparaissent indispensables pour comprendre, non seulement pourquoi l'adhésion à des organisations militantes interviendra de manière tardive, mais plus encore pourquoi Françoise tendra à valoriser le registre du dévoilement. Au sortir de l'adolescence, la future militante de One Voice s'est avant tout préoccupée de s'investir dans des sphères personnelles lui permettant de s'émanciper de la relation maternelle. Ainsi, l'éducation d'un enfant unique est présentée comme une réplique au manque d'attention maternelle : « je n'ai qu'une seule fille. J'ai voulu l'élever parce que j'ai voulu lui donner l'amour que je n'ai pas eu ». De même, le choix de ses activités professionnelles n'apparaît pas sans liens avec l'absence d'affection qui a caractérisé sa propre enfance puisque Françoise sera assistante maternelle (je trouve le 1^{er} terme dévalorisant) agréée, et s'occupera même d'enfants de la DASS. Par ailleurs, bien que ses difficultés ne lui aient pas permis de passer le baccalauréat, Françoise s'applique à écrire des petites histoires sur les animaux qu'elle raconte dans l'école de sa propre fille. Cette expérience lui a permis apparemment de concilier l'amour des animaux et la volonté de conjurer le sentiment d'exclusion de l'école auquel les deux institutrices bienfaitrices mirent fin.

Au final, et comme nous l'ont appris les travaux sur les carrières militantes³⁵, l'adhésion aux organisations apparaît indissociable des investissements — simultanés ou successifs — dans diverses sphères d'activités : familiale, scolaire, professionnelle, de loisir... En l'occurrence, ce n'est qu'une fois sa fille élevée que Françoise s'engagera pour la cause animale et que ressurgira l'un de ses sentiments les plus précoces — la révolte contre la dénégation de la souffrance : « j'ai commencé à écrire des petites histoires sur les animaux tout ça... J'allais raconter dans l'école de ma fille et puis après... Voilà... Et après, une fois que ma fille a été élevée... Je suis rentrée à One voice et, après, j'ai voulu faire un petit peu plus ».

TRAVAIL MILITANT ET RETRANSCRIPTION DES SENTIMENTS

³⁵ Olivier Fillieule et Nonna Mayer (dir.), « Devenirs militants », *Revue française de science politique*, 51 (1-2), 2001 ; Olivier Fillieule (dir.), *Le Désengagement militant*, Paris, Belin, 2005.

Les militants doivent donc aux expériences affectives répétitives et aux traumatismes d'exception qui ont marqué leur histoire un *tempérament*, c'est-à-dire un ensemble de *sensibilités*, ou si l'on préfère, de dispositions à privilégier certaines manières de réagir affectivement. L'engagement dans la cause leur offre l'opportunité d'alimenter ces sensibilités, voire de résoudre certaines tensions résultant de l'hétérogénéité des éléments qui composent leur tempérament personnel. Une telle assertion ne doit rien à un quelconque psychologisme, car les appétences, dont l'analyse biographique s'efforce de retracer la sociogenèse, ne sont nullement envisagées ici comme une variable explicative commandant un passage automatique à l'action. Bien au contraire, la connaissance des mouvements protestataires ne commence qu'avec l'étude du *travail militant* grâce auquel des entrepreneurs de cause s'efforcent de retranscrire une partie de leurs sentiments — éprouvés sur un mode personnel et relativement frustré — dans le langage collectivement partagé des émotions aptes à justifier une action collective. Un tel travail nécessite la maîtrise de compétences, de conventions relatives aux critères de la bienséance, de savoir-faire et dire, très variable en fonction notamment du positionnement social du chacun.

Affirmer cela ne nous condamne pourtant pas, après avoir échappé aux sirènes du psychologisme, à succomber à celles du sociologisme. Bien au contraire, la perspective ébauchée ici permet de lever les limites des explications par la structure sociale selon lesquelles l'engagement résulterait, de manière quasiment mécanique, des dispositions acquises par la socialisation, reflétant la position et la trajectoire des individus dans l'espace social et/ou leur appartenance à des groupes sociaux. Comme le souligne justement Eric Agrikoliansky, cette perspective structurale, qui constitue un premier pas nécessaire pour comprendre les affinités qui rendent possible l'adhésion aux associations, ne permet pas de répondre à des questions pourtant essentielles. Pourquoi les individus en question sont-ils actifs plutôt que passifs ? « Selon quelles logiques s'effectuent les investissements dans une organisation plutôt qu'une autre ? Quels facteurs permettent d'expliquer que, parmi des individus partageant des caractéristiques communes, certains s'engagent alors que d'autres restent inactifs ? »³⁶. Renvoyer ici à l'article d'Emmanuel Pierru sur les ressources et les organisations dans *Penser les mouvements sociaux*, 2010. Vision en effet très tautologique de l'approche dispositionnelle, que l'on retrouve chez Gaxie 1997 et même 2005. En l'occurrence, il pourrait être tentant d'attribuer la tendance à valoriser le registre démopédique ou celui du dévoilement à des positionnements sociaux très inégaux. Certes, une position

³⁶ Agrikoliansky (Eric) « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants locaux de la Ligue des Droits de l'Homme dans les années 1980 », *Revue française de science politique*, n°51-2, 2001, p. 30.

sociale privilégiée facilite grandement l'adoption du registre démopédique³⁷ tandis que le registre du dévoilement, qui s'autorise de l'intensité des sentiments, s'accommode bien mieux des positions sociales moins favorisées. Pour autant, il serait bien imprudent de vouloir inférer là la moindre variable explicative car il ne suffit certainement pas d'être issu d'un milieu social privilégié ou modeste idem, beaucoup trop vague pour devenir un militant de la cause animale. Seule la restitution d'une histoire sociale plus fine de l'origine de sentiments problématiques peut nous permettre d'éclairer le type d'expérience qui, parmi ceux qui partagent des propriétés sociales communes, favorisent l'engagement de certains.

L'une des principales difficultés réside, évidemment, dans le fait qu'une telle perspective requiert — surtout au stade de la restitution de l'enquête — de se concentrer sur un cas *personnel*, ici celui de Françoise, suffisamment explicite pour illustrer un phénomène qui a été perçu à travers des occurrences multiples, fragmentées et parfois imprécises. D'une manière générale, l'étude de cas permet d'exemplifier à partir d'une unité d'analyse unique et bien circonscrite des propriétés ou processus fréquemment observables à l'échelle bien plus vaste de l'ensemble des données recueillies au cours de l'enquête. Autant dire que les extrapolations tirées des cas personnels, inéluctablement idiosyncrasiques et singuliers, doivent demeurer prudentes et patientes. Ici une référence au *Penser par cas* de Passeron et Revel s'impose à mon avis. Ainsi, la seule généralisation que vise cet article se limite à l'argument, de nature méthodologique et programmatique, consistant à affirmer qu'il doit être possible d'interroger comment le travail militant prolonge, amende et propage des dispositions affectives qui dépendent d'histoires sociales préalables. Des assertions relatives aux ressorts de l'engagement en faveur de la protection de l'animal en général, ou plus précisément au sein de telle organisation, nécessiteraient évidemment d'appuyer l'interprétation sur une série de comparaisons et de généralisations bien plus vastes. Des analyses de ce type seront produites ailleurs à l'issue d'un travail en cours composé de deux volets complémentaires. D'une part, l'induction analytique, à partir des multiples cas repérables au cours des entretiens ou au sein des récits (auto)biographiques des militants, devrait me permettre d'aller de cas en cas afin de repérer et de réajuster progressivement les éléments les plus génériques : conflits noués au cours de l'enfance, expériences liées à l'animal d'affection, constitution de régimes alimentaires spécifiques, appropriation de justifications de type religieux, rapports problématiques aux définitions des rôles sociaux

³⁷ Faute de place, je n'ai pu analyser ici la préférence qui peut être accordée au registre démopédique en m'appuyant sur le cas de Théodore Monod, militant multicarte de la cause animale, issu d'un milieu social favorisé et bénéficiant largement de sa réputation de savant, d'aventurier et d'écrivain.

selon les genres, réaction à l'évolution de la hiérarchie des statuts sociaux, désajustement entre les attentes et les modes d'insertion au sein de certaines professions, etc... D'autre part, les comparaisons qu'autorisent les travaux d'historiens, ou le travail de première main sur les archives des sociétés protectrices, aideront à mieux faire le partage entre ce qui se transmet et ce qui se transforme au cours de l'engagement des cohortes successives de militants. Ainsi, la comparaison entre les premiers opposants à la vivisection et les militants qui aujourd'hui se réclament de l'antispécisme et de la libération animale s'avère fort utile. Certes, les derniers ont repris et développé bon nombre des dispositifs de sensibilisation que les premiers avaient inventés. Pourtant, bien d'autres évolutions comme ?, qui les distinguent de leurs précurseurs, méritent également d'être prises en considération pour comprendre les ressorts de leur engagement autrement qu'en les rabattant sur la simple réitération de modes d'action inventés par d'autres.